

Véronique  
**B**ERGEN

**KASPAR HAUSER**  
OU LA PHRASE PRÉFÉRÉE DU VENT

roman



**Kaspar Hauser**  
**ou la phrase préférée du vent**

## DU MÊME AUTEUR

### Essais

*Jean Genet. Entre mythe et réalité*, De Boeck, 1993.  
*L'Ontologie de Gilles Deleuze*, L'Harmattan, 2001.

### Poésie

*Brûler le père quand l'enfant dort*, La Lettre volée, 1994.  
*Encres*, avec des peintures d'Helena Belzer,  
La Lettre volée, 1994.  
*L'Obsidienne rêve l'obscur*, L'Ambedui, 1998.  
*Habiter l'ensui*, L'Ambedui, 2003.  
*Voyelle*, Le Cormier, 2005.

### Romans

*Rhapsodies pour l'ange bleu*, Luce Wilquin, 2003.  
*Aquarelles*, Luce Wilquin, 2005.

Véronique Bergen

Kaspar Hauser  
ou la phrase préférée du vent

roman

DENOËL



*À Éléonore*





## *Prologue*

En septembre 1812, quelques mois après sa naissance, le fils du grand-duc Charles de Bade et de Stéphanie de Beauharnais est enlevé et séquestré dans un lieu tenu secret. Un coin de voile est levé sur l'énigme de sa disparition lorsqu'en mai 1828 un jeune homme à la démarche malhabile débarque sur une place de Nuremberg en répétant : « Je voudrais devenir cavalier comme mon père l'a été. » Météore surgi de nulle part, d'un monde hors autrui et hors langage, le jeune homme du nom de Kaspar Hauser se retrouve d'un coup projeté sur la scène des hommes et des mots. L'imaginaire de l'époque a fait se recouvrir l'héritier de la maison de Bade mystérieusement disparu en 1812 et Kaspar Hauser. Soustrait à la nuit de sa geôle qui lui a tenu lieu d'univers durant l'enfance et l'adolescence, Kaspar Hauser tente d'entrer dans le monde des hommes. Au nombre de ses rencontres : celles des professeurs Daumer et Feuerbach qui le recueilleront, de sa voisine, Éléonore, qui le plongera dans la fascination, et celle, non moins bouleversante, des chevaux.



## *Voix de la mère*

Septembre 1812

Las d'être immobiles, les arbres semblaient étirer leurs branches dans l'obscur désir d'alerter le ciel. Le jour n'avait pas encore conquis sa clarté familière. Derrière la vitre recouverte d'une légère rosée, un mouchoir enfoncé dans ma bouche pour ne pas hurler, j'attendais qu'un événement surgît, du ciel ou de la terre, avec la puissance d'une sentence divine qui mettrait à bas la sombre histoire des hommes. Ce n'étaient plus mes yeux qui s'efforçaient de capter ce qui se soustrayait au visible, ce n'étaient plus mes mains seules qui se tendaient désespérément pour reprendre ce qu'on me ravissait, c'était tout mon corps qui se tordait comme une torche, déléguant à ma chair la mission d'ouïr la voix qu'à jamais je perdais et d'entrevoir, une dernière fois, une danse de boucles blondes.

Aucun bruit du dehors ne filtrait au-dedans, aucune des images que je dépêchais pour sauver mon enfant ne parvenait à franchir les murs de ma geôle. Se pouvait-il que les complots des hommes ne rencontrassent pas le sceptre de Dieu? Se pouvait-il que Sa main échouât à arrêter un geste

face auquel le discours cessait, comme hébété devant ce qui excède la sphère de l'humain ? Se pouvait-il que le cours du monde ne s'insurgeât pas contre ce qui niait ses lois, contre ce qui empruntait le chemin du mal sous le couvert de la raison d'État ? Ces questions qui cognaient contre mes tempes faisaient surgir devant moi les figures d'un destin inique : cherchant à voir mon doux enfant, mon petit prince, je ne me heurtais qu'aux visages d'Œdipe, d'Iphigénie ou d'Isaac, et j'avais beau scruter entre les arbres déjà rongés par l'automne l'apparition de mon unique soleil, seules ces silhouettes de sacrifiés emplissaient mon champ de vision.

J'avais traversé ces vingt-quatre heures de veille comme une ombre plus fébrile que la lumière, je n'avais plus vécu que dans une vie parallèle, celle qui courait dans les veines de mon fils et qui s'égaillait pour qu'on ne la fauchât pas. Si, depuis des semaines, je m'étais laissé enfermer dignement, sans larmes ni cris, dans cette tour que nul rire ne traverserait plus, c'était parce que mes pleurs grondaient au dedans, mêlés aux siens qui fendaient ma nuit éternelle. Je nous voyais, mon enfant et moi, unis à distance dans une mort dont la mort ne voudrait pas, témoins muets de la hache que l'on s'apprêtait à faire tomber sur nous. Je nous voyais piétà, couple criblé de flèches, glycines décapitées par des pierres barbares, anges tombés dans l'anti-ciel, je ne voyais plus que son regard accroché au mien, à mi-chemin de l'appel déchirant et d'un désespoir irrelevable, un regard dont il aurait voulu faire un pont que rien ne pût briser, un

regard lancé comme un pacte, une demande vitale, un cri des yeux, une larme de Dieu, un regard coulé dans une attente qui savait ne pouvoir être honorée.

Les heures ne passaient ni les unes sur les autres, ni sur mon âme : elles coulaient à pic. L'imminence de l'heure fatale faisait rouler toutes les autres dans un vide couleur sang. J'attendais, impuissante, l'heure qui allait mettre à bas ses consœurs, je la sentais venir, arrogante, ouvrant sa mâchoire d'hyène, jouissant de nous éventrer de ses crocs, je m'absorbais dans des prières avec la folie de qui pense que la seule détermination convertit le vœu en acte. Je guettais des signes qui me permissent de croire que mon amour aurait la force de déjouer la symphonie du destin, d'ameuter les divinités tutélaires de la Justice et du Bien. Ce n'était pas à l'âme de mon mari que je m'en remettais : je savais que sa géographie aussi malade que froide ne permettait aucune trouée de lumière, que les fils barbelés qui la striaient empêchaient tout état d'âme. C'était la voix de l'univers que j'invoquais, celle qui nous rappelle à la vie quand nous lâchons prise, celle qui brille dans les yeux des chevaux, dans l'éclat des étoiles qui sont comme les mille sourires de Dieu, celle qui double les saisons du monde par les saisons du cœur, celle grâce à laquelle mon enfant resterait vivant en moi tandis qu'en lui je vivrais. Depuis des semaines, je me promenais dans des rêves d'acier et de boue, aveuglée par l'évidence selon laquelle la couleur de l'enfer n'est ni le noir ni le rouge mais le blanc, la muraille lactée laissée par la disparition de ce qui nous est le plus cher. Prisonnière

d'un grand-duc faible, aux humeurs instables, rongé par une insatisfaction que rien ne parvenait à lever, je marchais dans ma douleur avec l'impudeur de qui veut la métamorphoser en acte. J'écoutais au fond de mes pleurs les messages que mon fils réussissait à déposer, j'observais mon visage dans un miroir afin de voir mon cher enfant accourir au milieu de mes pupilles rendues diaphanes sous l'assaut des larmes. Je ne conversais plus avec l'instant présent mais avec ce qui, en arrière et en avant de lui, pourrait modifier sa texture tout en débâcle ; je cherchais à griffer le ciel pour qu'il daignât intervenir dans les affaires humaines. Quand, gagnée par le désespoir, je lacérais les murs et les tentures, mes poings étaient des poignards que j'enfonçais dans les yeux chafouins de la comtesse de H.

Pourquoi le temps ne se cabrait-il pas comme un cheval qui renâcle à emprunter la route de mort qu'on lui destine ? Pourquoi la Providence ne donnait-elle pas l'unique chiquenaude capable de neutraliser les forces du mal ? Je savais que le sort de mon fils était scellé : la famille H. avait programmé l'extinction de notre lignée masculine afin de s'emparer du trône, et les raisons politiques avancées pour justifier ce forfait ne recouvraient qu'une soif du pouvoir. Côté pile, j'avais la prescience de tout ce qui allait advenir, côté face, l'impuissance me ceinturait de toutes parts. Avant d'avoir vu la lumière du jour, mon enfant était déjà condamné aux ténèbres, mort avant d'être né, rayé dans son droit à exister, prié de regagner un néant qu'il avait honteusement troué. On lui intimait de venir pour dispa-

raître, on plongeait son automne dans un hiver sans retour, on légitimait cet acte par des motifs politiques, en brandissant la nécessité d'assurer le rayonnement glorieux de la maison de Bade et, pour éteindre le lever du moindre remords, on étayait la cause étatique par le rappel d'oracles funestes qui, empruntant tantôt à Œdipe, tantôt à *La vie est un songe*, laissaient présager le pire si un prince héritier venait à naître.

Emprisonnée dans ce qui allait devenir mon mausolée, mise à l'écart d'un monde aux yeux duquel j'étais l'étrangère, je divaguais en toute raison, épiant le moment où les hommes de main allaient ravir mon fils et l'arracher au château, à moi, au monde... Je me cherchais d'imaginaires alliés, adjurais qu'un cataclysme se levât — tempête, tremblement de terre, inondation —, allant jusqu'à espérer qu'une révélation frappât mon mari et lui donnât la force de neutraliser le complot. Si j'avais eu un sabre, j'aurais décapité le temps, de sorte que sa tête, roulant à mes pieds, serait celle d'une Gorgone dont les serpents se dévoreraient...

Mon enfant aux pieds troués, auras-tu un berger qui, reculant devant l'irréparable, t'enverra dans un pays lointain et me reviendras-tu un jour, aimanté par une fibre filiale que rien n'aura émoussée? Un pressentiment me laissait accroire que tu serais épargné, que le bourreau reculerait, effrayé par l'aura royale qui te nimait, qu'aucun bras ne pourrait mener à trépas un prince de sang et d'âme. Quand on te regardait, c'est l'au-delà de l'homme qu'en toute innocence tu dégageais qui nous médusait. Moins

que la main de Dieu, ce serait ton regard qui arrêterait la hache prête à s'abattre sur ton cou frêle... Moins qu'un miracle venu du dehors, ce serait ta magie intérieure qui interromprait le crime à mi-chemin... Je me persuadais que tu faisais partie des rares êtres face à qui l'assassin renonce à accomplir sa funeste mission, que le crime se déliterait de lui-même en présence de l'ange qui, en toi, montait la garde. S'il existait un seul être qui pût décourager le mal, ce ne pouvait être que toi. Si le crime est une marée qui s'abat avant de rebrousser chemin en effaçant toutes ses traces, certaines plages noient l'eau dans leur sable : l'acteur est comme foudroyé par celui qui devait être la victime de l'acte. Je craignais aussi qu'on attentât à ma vie dans le mouvement où l'on attentait à la tienne.

Je te soufflais des mots d'amour, te chantais des comptines, sûre que, deux étages plus bas, tu les entendais. Je relevais les boucles blondes qui retombaient sur ton front lorsque tu dormais, je te dévoilais vite, trop vite la carte mentale du monde, les comédies sanglantes du pouvoir, notre généalogie, la figure glorieuse d'un de tes ancêtres, Charles-Frédéric de Baden-Durlach, la lutte des ténèbres et de la lumière, la condition de l'homme — celle d'un arc qui se bande entre le chaos et l'ange ; en quelques décades, je devais t'armer, t'aguerrir, te livrer les points cardinaux de l'existence, faire descendre l'âge adulte dans ton enfance volée, te transmettre les passions qui prévalaient de génération en génération — celles de l'équitation, du jeu d'échecs et de la musique. J'avais peur que le temps de la mort arrivât en avance sur le temps de l'aurore, qu'il fit des nœuds



coulants pour y enserrer tes boucles, je songeais que seul Dieu pouvait octroyer un troisième temps qui arrêterait l'avance du premier sur le second. Chaque heure qui tombait à mes pieds signifiait la chute d'une de tes mèches mordorées. Je me jurais de te rendre, ailleurs, dans l'au-delà, en moi, la vie qu'on t'avait volée; je prêtais serment devant moi-même, contre les hommes, devant toi, contre la mort, devant l'Éternel, contre les monnayages séculiers; davantage par amour que par haine de la haine, j'immolais les sacrificateurs au bûcher de cruauté qu'ils avaient allumé.

Aussitôt après avoir épousé ton père, je m'aperçus que, dégoûté de la vie comme de la mort, il les frottait l'une contre l'autre jusqu'à obtenir une mixture hybride où aucune des deux ne s'incarnait vraiment. Velléitaire, faible jusqu'à la lâcheté, employant sa volonté à ne rien vouloir plutôt qu'à vouloir le rien, il subissait sa vie comme un pitoyable intermède sans oser la plonger ni dans l'aventure de l'existence vécue pour elle-même, ni dans le grand vide d'où tout provient. Le regardant, on voyait une fuite affolée, une âme en déroute ne sachant si elle recule devant un danger extérieur ou un péril intérieur. Ou, plus exactement, on ne voyait pas ton père : on voyait ses dérobades croisées, chaque exode talonné par un autre, dans un triste jeu où il n'était jamais contemporain de lui-même. La tristesse un peu languide qui recouvrait ses traits lui composait un deuxième visage qui ensevelissait son visage d'origine. Il ne craignait pas la vie, mais seulement la crainte que tout lui inspirait. Drapé dans une indifférence affective, il n'ai-

mait guère aimer et supportait fort mal qu'on exprimât un élan à son égard. Pour te donner une image, il était comme coincé dans les fronces du monde, empêtré dans les mailles d'un filet de naufrage. C'est cette apathie froide que j'eus longtemps la prétention de dissoudre, émoussillée par le diamant que j'allais peut-être trouver sous la glace. Je le traquais afin de déterminer en quel coin de son corps il résidait, j'usais de mille et une ruses afin qu'il se mît à nu, je finis par apprendre que sa nudité composait le plus dur de ses masques. J'ai souvent pensé qu'à force de se cacher à lui-même, il s'était définitivement perdu, immergé en son palais de glaces. J'arrêtai peu à peu de lui tendre un miroir salvateur : on avait beau frapper à sa porte, personne ne répondait. Je l'ai aimé pour les failles, les peurs où il se réfugiait, pour les possibles qui en lui sommeillaient, par-delà l'absence et la défiance qu'il cultivait, pour l'être en filigrane que jamais il ne montrait. Je ne l'ai pas aimé d'amour.

Ces vingt-quatre heures, ce fut la rupture entre l'Idée de vie et son incarnation, le poing du diable qui, transperçant ma gorge, me faisait rouler hors du monde, la tombée des éléments dans le vide. Le silence qui enveloppait le château était lourd de la mort qui se tramait, une mort rampante qui délogeait les êtres d'eux-mêmes, une mort qui n'agitait pas son gong d'un seul coup mais distillerait peu à peu son venin... Plutôt que de scruter le dehors, je regardais au fond de moi afin de déceler d'où pourrait survenir le miracle. Les cris muets que je poussais étaient mon enfant, mon enfant devenu hurlements, les sanglots qui m'étouf-

faient avaient la blondeur éclatante de ses cheveux, les prières que je lançais comme des cerfs-volants étaient son existence avalée dans un guet-apens. Soustrait à ma personne, mon fils était là en tout ce qui m'émouvait : dans les jeux que la lumière d'automne épandait, dans le sifflement du vent s'engouffrant dans les branches, dans le carillonnement des cloches qui arrivait, ténu, après avoir traversé des étendues bleu-vert, dans le chant des oiseaux qui dénonçait l'agissement des bourreaux, dans les motifs de la tapisserie qui laissait affleurer la palette de ses sourires. Moi qui, jusque-là, avais été étrangère aux humeurs de la guerre et n'avais pratiqué les vertus de l'agression, je fonçais sans retenue dans la belligérance : je travaillais contre le temps qui s'amoncelait comme des cadavres, je cherchais à le tirer en arrière, à limoger ses ouvriers du malheur, je l'attaquais avec félonie, je n'excluais aucune rouerie pour le tordre, lui infliger une défaite qui fût son œuvre. Je me persuadais que la débâcle du temps abolirait le temps de la débâcle. Je me le représentais sous des figures animales afin de pouvoir mieux sonner la charge : moi qui avais toujours éprouvé une aversion viscérale pour la chasse, je me grisais à l'idée d'en faire ma proie. J'attendais le moment où, papillon mis en croix, il se retrouverait gisant, immobile, suspendant par son arrêt le geste qui avait mon fils comme cible. Le temps creusait la tombe de mon enfant, je m'activais à creuser la tombe du temps. Pour la première fois, je jouais les choses contre elles-mêmes : je m'efforçais de capter la seconde qui allait foudroyer les heures, d'engendrer la minute qui inclinerait le siècle vers la sagesse et la grâce. Je grimpais

sur le dos du temps pour qu'il ne nous ensevelît dans son linceul.

Je savais que chaque tableau composé par le mal comportait un point intime d'extrême faiblesse qui, si on le détectait, dissolvait paysage et personnages. Je battais mes pensées en tous sens comme un jeu de cartes sans joker. Je cherchais l'acte qui pût défaire celui qui s'avancait comme une lame de poignard. J'appréhendais que le bruit du mal empêchât mes suppliques d'atteindre l'oreille de Dieu. C'est pourquoi je déroulais en une muraille d'ambre les comptines que, chaque soir, je murmurais à mon petit ange, sûre que ce radeau glissant sur une mer de ténèbres parviendrait à se faire entendre par le Très-Haut. Le seul chemin de salut serait celui que Dieu emprunterait pour venir à la rencontre de mon enfant, car, là où les hommes calculent, soupèsent, subordonnent l'absolu à leurs intérêts personnels, Il est la loi du cœur qui, d'être pensée et vécue, est acte pur. Plus exactement, je n'apostrophaï pas Dieu directement mais l'essence qui faisait qu'Il n'était que puissance et amour. Je nous plaignais, nous autres les humains, d'être des substances dénuées de propriétés essentielles et d'être, dès lors, bien en peine d'imiter Dieu. Mais Dieu ne semblait guère vouloir sortir de la nuit où les hommes l'avaient plongé. De Lui à nous, moins qu'une distance physique, c'était une distance mentale qui s'était creusée. Peut-être, me disais-je, n'avait-Il pas toléré d'avoir, au fil d'une dialectique infâme, servi de caution à une action quadrillée par le mal... Me revenaient alors en mémoire les arguties ignobles proferées par la comtesse de H. quelques

**137692**

# Véronique BERGEN

## KASPAR HAUSER

OU LA PHRASE PRÉFÉRÉE DU VENT


Née et résidant à Bruxelles, Véronique Bergen est philosophe de formation. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes, des essais et deux romans, *Rhapsodie pour l'ange bleu* et *Aquarelles*.

1828, un adolescent surgit sur une place de Nuremberg, une lettre à la main. Illettré, comme coupé du monde, il passe aux mains de différents tuteurs avant de disparaître en 1833. Très vite, d'extraordinaires rumeurs circulent sur le jeune homme : il serait le fils du grand-duc de Bade et de Stéphanie de Beauharnais, une nièce de Napoléon mariée à un souverain allemand pour consolider la politique d'alliances impériales. Il aurait été enfermé dès sa naissance dans une minuscule cellule et privé de tout contact avant d'être relâché vers sa seizième année. Banal cas d'autisme ou enfance martyre, brisée par la raison d'État ? Telle est encore aujourd'hui l'énigme de Kaspar Hauser.

L'histoire de Kaspar Hauser, adaptée par Werner Herzog, est ici renouvelée à travers les récits vibrants d'amour ou de haine de personnages ayant approché intimement l'enfant sauvage princier : sa mère, un cheval, son assassin...

La découverte d'un écrivain de haute volée, d'un lyrisme singulier.

DENOËL  
www.denoel.fr

B 25745.1  03.06  
ISBN 2.207.25745.2  
18 €

Coût de la publication



9 782207 257456